

Corpus :

1. Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, « Chant d'automne », 1857
2. Guillaume Apollinaire, *Alcools*, « Automne malade », 1913
3. Léopold Sédar Senghor, *Lettres d'hivernage*, « Il a plu », 1972

Question : Ces trois poèmes se réduisent-ils à la description objective d'un paysage ou d'une saison ?

Chant d'automne

I

Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres ;
Adieu, vive clarté de nos étés trop courts !
J'entends déjà tomber avec des chocs funèbres
Le bois retentissant sur le pavé des cours.

5 Tout l'hiver va rentrer dans mon être : colère,
Haine, frissons, horreur, labeur dur et forcé,
Et, comme le soleil dans son enfer polaire,
Mon coeur ne sera plus qu'un bloc rouge et glacé.

10 J'écoute en frémissant chaque bûche qui tombe ;
L'échafaud qu'on bâtit n'a pas d'écho plus sourd.
Mon esprit est pareil à la tour qui succombe
Sous les coups du bélier infatigable et lourd.

15 Il me semble, bercé par ce choc monotone,
Qu'on cloue en grande hâte un cercueil quelque part.
Pour qui ? - C'était hier l'été ; voici l'automne !
Ce bruit mystérieux sonne comme un départ.

Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*

Automne malade

Automne malade et adoré
Tu mourras quand l'ouragan soufflera dans les roseraies
Quand il aura neigé
Dans les vergers

5 Pauvre automne
Meurs en blancheur et en richesse
De neige et de fruits mûrs
Au fond du ciel
Des éperviers planent

10 Sur les nixes nicettes aux cheveux verts et naines
Qui n'ont jamais aimé

Aux lisières lointaines
Les cerfs ont bramé

15 Et que j'aime ô saison que j'aime tes rumeurs
Les fruits tombant sans qu'on les cueille
Le vent et la forêt qui pleurent
Toutes leurs larmes en automne feuille à feuille

20 Les feuilles
Qu'on foule
Un train
Qui roule
La vie
S'écoule

APOLLINAIRE, *Alcools*

Il a plu toute la nuit.
J'ai pensé à toi sous la fulgurance sulfureuse des ténèbres.
La mer bavait sur les brisants des tuiles vertes, la mer meuglante
Sous le tonnerre de la tornade, nous gémissions sous l'Ange de la mort

D'une longue plainte et si douce

Me voici dans le gouffre du palais sonore
Dans les moiteurs les migraines, comme à Dyilôr¹ jadis
Ma mère ceignait² mes angoisses de feuilles de manioc³, les saignait.
A Joal⁴ comme autrefois, il y a cette souffrance à respirer, qui colle visqueuse à
la passion
Cette fièvre aux entrailles le soir, à l'heure des peurs primordiales.

Je rêve aux rêves de jeunesse.
Mon amis l'Etranger disait la fraîcheur des près en Septembre
Et les roses de Tinchebray⁵ qui s'irisent dans la candeur du matin
Je rêvais d'une jeune fille au cœur odorant.
Et quand elle se fâchait, ou délirait, ses yeux jetaient des éclairs

De soufre, comme toi n'est-ce pas ? comme la nuit d'hivernage⁶.

Léopold Sédar Senghor, *Lettres d'hivernage*

¹ Là où le poète a passé sa petite enfance.

² Du verbe ceindre : entourer.

³ Plantes africaines, ici destinées à soigner le petit enfant.

⁴ La ville de naissance du poète, au Sénégal.

⁵ Ville de Normandie où séjournait le poète à la fin de sa vie.

⁶ La saison d'hivernage est, au Sénégal, la saison des pluies chaudes, de juin à octobre.